

OVIDE, poète brillant, mondain, célèbre, fut brutalement exilé par l'empereur Auguste et finit sa vie dans un trou perdu au fin fond de l'Empire. Les poèmes très sombres qu'il y écrivit sont réunis dans deux recueils, les *Tristes* et les *Pontiques*.

Première surprise : cette partie de l'œuvre ovidienne – moins spectaculaire il est vrai que *L'art d'aimer* ou les *Métamorphoses* – a été pendant longtemps fort peu traduite.

Voici le début de la première élégie des *Tristes*, dans la version des éditions Belles-Lettres. (La ponctuation, que les Romains ignoraient, est un ajout moderne.)

Parue — nec inuideo — sine me, liber, ibis in Vrberem :
Ei mihi ! quod domino non licet ire tuo.
Vade, sed incultus, qualem decet exulis esse.
Infelix, habitum temporis huius habe !
Nec te purpureo uelent uaccinia fuco —
Non est conueniens luctibus ille color —
Nec titulus minio nec cedro charta notetur,
Candida nec nigra cornua fronte geras !
Felices ornent haec instrumenta libellos :
Fortunae memorem te decet esse meae.
Nec fragili geminae poliantur pumice frontes,
Hirsutus sparsis ut uideare comis.
Neue liturarum pudeat ! qui uiderit illas,
De lacrimis factas sentiet esse meis.
Vade, liber, uerbisque meis loca grata saluta !
Contigam certe quo licet illa pede.

La première version, due à Jean Binard, date de 1625 :

Helas ! petit Liuret, vray tableau de mes triftes penfées, encore que tu fois fur le point de faire vn voyage à Rome fans moy, ie ne fuis point ialoux de ce bien qui pourroit faire fouhaïter à ton Maïstre d'y aller auffi, & de iouir du priuilege que tu poffedes. Mais

puisque ce bon-heur m'est dénié, ie te conseille de te mettre en chemin en pauvre equipage...

Arrestons là, cela fuffit, ie penfe. En 1661, trente-six ans plus tard, le deuxième traducteur, l'abbé de Marolles, fustigera sans excès de charité chrétienne son confrère et le « gout de la Paraphrase qui estoit en règne de son temps ». Sa version est moins imaginative, en effet :

Mon petit Liure, ce sera donc sans moy que tu feras le voyage de Rome (ie ne t'en porte point d'enuie) mais i'ay bien du regret, qu'il ne soit pas permis à ton Maistre de le faire aussi bien que toy. Hé bien ! ie te donne congé : mais allant à Rome ; que ce soit sans equipage. N'y porte point d'ornement, & sois tel que doit estre vn pauvre banny, avec un habit de la saison, lequel soit proportionné à ton mal-heur. Qu'un uiolet obscur melangé avec de la pourpre, n'enrichisse point ta couuerture ; cette couleur n'est pas seante pour le deüil. Que ton inscription ne soit point faite avec du uermillon ; & que tes feüillets n'ayent point de la teinture de Cedre. Ne porte point auffi des cornes blanches sur vn front obscur. Que tes deux faces ne foient point polies avec la Pierre-Ponce, afin que tu paroiffes tout herissé, avec une cheueleure negligée. Que ces choses embellissent les Liures qui font plus heureux que toy : Il est bon que tu te souuiennes tousiours de l'estat deplorable où ie fuis, & que tu renouvelles la memoire de ma trifte infortune. N'ayes point de honte de tes ratures : Si quelqu'un y prend garde, il verra bien qu'elles auront été caufées par mes larmes. Va, mon pauvre Liure, porte le bon iour de ma part en tous les lieux qui m'ont esté fi agreables. l'y mettray mes pieds en quelque forte par ton moyen.

Un seule version au XVIII^e siècle, trois ou quatre au XIX^e, dont celle de Charles Nisard en 1838 :

Va, petit livre, j'y consens, va sans moi dans cette ville où, hélas ! il ne m'est point permis d'aller, à moi qui suis ton père ; va, mais sans ornements, comme il convient au fils de l'exilé ; et malheureux, adopte les insignes du malheur. Que le vaciet ne te farde point de sa teinture de pourpre ; cette couleur n'est pas la couleur du deuil ; que le vermillon ne donne pas de lustre à ton titre, ni l'huile de cèdre à tes feuillets. Qu'on ne voie point de blanches pommettes se détacher sur tes pages noires ; cet appareil peut orner des livres heureux, mais toi, tu ne dois pas oublier ma

misère ; que ta double surface ne soit point polie par la tendre pierre-ponce ; présente-toi hérissé de poils épars çà et là, et ne sois pas honteux de quelques taches : celui qui les verra y reconnaîtra l'effet de mes larmes. Va, mon livre, et salue de ma part les lieux qui me sont chers ; j'y pénétrerai ainsi par la seule voie qui me reste ouverte.

Au début du xx^e siècle, la traduction de Rieupert, chez Garnier-Flammarion, fera longtemps autorité. En 1968, aux Belles-Lettres, c'est Jacques André qui s'y colle :

Petit livre – je n'en suis pas jaloux – tu iras sans moi à Rome. Hélas ! il est interdit à ton maître d'y aller. Va, mais sans ornement, comme il convient au livre d'un exilé. Malheureux, prends l'habit de circonstance ! Point de myrtilles pour te farder de leur teinture pourpre – cette couleur sied mal à la tristesse –, point de vermillon pour rehausser ton titre ni d'huile de cèdre pour embellir tes feuillettes, point de blancs croissants sur ton front noir. Laissons ces ornements aux livres heureux : toi, tu ne dois pas oublier mon malheur. Que la tendre pierre ponce ne polisse pas tes deux tranches et laisse voir le hérissément de tes barbes éparses. Ne rougis pas de tes taches ! En les voyant, on y reconnaîtra l'effet de mes larmes ! Va, mon livre, et salue de mes paroles les lieux qui me sont chers ! J'y pénétrerai au moins du pied qui m'est permis.

Puis, nouvelle surprise : ces vingt dernières années, à l'heure où les études latines agonisent, quatre nouvelles versions ! Plus que pendant les deux siècles initiaux ! Mais faut-il s'étonner, après tout, de ce que le nombre de traductions soit inversement proportionnel au nombre de gens capables de lire l'original ?

Ces quatre versions offrent un résumé des grandes approches possibles.

Dominique Poirel (*Les Tristes*, La Différence, 1989) choisit le vers régulier – enfin, presque :

*Allons, j'y consens, petit livre : sans moi tu iras à la Ville,
là où ton maître, hélas ! n'a point le droit d'aller.*

*Va, donc, mais négligé, tel qu'il convient à mon exil ;
revêts, infortuné, la livrée de mon sort.*

Point de myrtille afin de te farder de pourpre
 – ce n'est pas la couleur qui sied à ma détresse –
 ni titre vermillon, ni baume sur tes pages,
 ni cornes blanches sur le noir de ton front :
 cet attirail est bon pour les livres heureux.
 Toi, garde d'oublier quelle est mon infortune.
 Pour te polir des deux côtés, nulle pierre ponce friable,
 mais qu'on te voie plutôt hirsute, échevelé.
 Si tu as quelques taches, n'aie pas honte : en les voyant,
 chacun devinera qu'elles viennent de mes larmes.
 Va, mon livre, et salue pour moi les lieux aimés ;
 pour m'y rendre, je n'ai que le pied de mes vers.

Chantal Labre (*L'Exil et le salut*, Arléa, 1991) préfère la prose :

Petit livre, je ne dis pas non : tu iras à Rome sans moi, à Rome, hélas, où ton maître n'a plus le droit d'aller ! Vas-y, mais mal vêtu, comme il sied au livre d'un exilé. Prends, malheureux, la tenue de cette triste saison de ma vie. Je ne te veux pas fardé de la teinture pourpre des aïeules : un tel éclat ne convient pas au deuil. Ton titre ne sera pas rehaussé de vermillon, l'huile de cèdre ne parfumera pas tes pages. Les sombres extrémités de ton texte ne seront pas parées de croissants d'ivoire. Laissons aux livres heureux ces ornements : toi, tu dois te souvenir du sort qui est le mien ; la décence te le commande. Pas de pierre ponce pour égaliser la surface de tes feuillettes. Montre-toi au naturel, hirsute, mal rasé. N'aie pas honte de tes taches : à les voir, on saura que j'ai pleuré. Va, mon livre, et porte avec ces pages mon salut aux lieux qui me sont chers : j'aurai du moins la joie d'y pénétrer de la seule manière qui me soit laissée.

La prose découpée en lignes de Danièle Robert (*Actes Sud*, 2006) présente une solution intermédiaire. Mais avouons-le, ce qui nous a donné l'envie de côte-à-côte les *Tristes*, c'est la dernière en date des nouvelles versions (*Tristes Pontiques*, P.O.L., 2008), exceptionnelle à plus d'un titre. D'abord, elle ne nous vient pas d'un latiniste professionnel, mais d'une écrivaine, Marie Darrieussecq – événement rare au xx^e siècle déjà, Valéry et Pagnol mis à part, et qui ne se reproduira peut-être plus jamais. Ensuite, la traductrice prend le parti de traduire en vers libres, aux rythmes contrastés, faisant ainsi du texte antique un poème contemporain :

*petit livre
 hélas
 va sans moi dans la ville où je suis interdit
 va tout simple
 sans ornements savants
 comme il sied aux exilés
 un habit de tous les jours
 les déshérités ne portent pas la pourpre
 le deuil ne se fait pas en rouge
 pas de signet d'ivoire pas de titre au minium
 pas de parchemin enduit d'huile de cèdre
 c'est pour les petits livres heureux
 toi
 mon pauvre recueil
 tu portes ma misère et tu portes mon deuil
 va-t'en échevelé mal poli tout barbu
 car tu n'es pas de ceux dont les aspérités
 sont lissées à la pierre ponce
 et n'aie pas honte de tes taches
 ce sont mes larmes
 va
 salue pour moi les lieux que j'aime
 tes pieds me porteront à leur rythme dans Rome*

À noter la longueur de chaque version, exprimée ci-dessous en nombre de signes : Marolles, 1338 ; Nisard, 943 ; André, 865 ; Poirel, 802 ; Labre, 962 ; Darrieussecq, 667. (Ovide, 671 !)

On observera aussi utilement chaque traducteur aux prises avec le double sens du dernier mot, « pede », le pied : celui de l'homme et celui de son poème.